



Le Maître des souffrances

Philippe Deniel

Philippe Deniel fait partie de la branche « écrivains » de la grande famille des informaticiens ou peut-être de la branche « informaticiens » de la famille des écrivains puisque, s'entraînant au passage au rôle de bourreau en martyrisant les pauvres étudiants en maîtrise informatique qui lui sont confiés, il se commet avec l'une et l'autre en écrivant des articles techniques dans des revues non moins techniques, telles que Linux magazine ou Misc. Il est vrai que l'informatique, avant même sa conception, fut longtemps regardée comme un des joyaux purs et durs de la SF mais cela remonte en des temps très anciens... Mais Philippe est un homme de rigueur donc, avant de passer à de plus vastes projets, il « se fait la main » depuis deux ans en écrivant des nouvelles... Et il les soumet... Et elles sont éditées... Dès la première fois, comme Au travers du labyrinthe ou Réparations, qui avait obtenu un « prix spécial du jury » au concours annuel d'ActuSF en 2002 et est parue dans Parchemins & Traverses n°1, Le Prisonnier, à paraître, ou Confessions, publiée sur le site <http://simmurad.com>... Sur cette lancée, après la parution de La mémoire du guerrier dans l'Oulifan, voici donc Le Maître des souffrances...

Illustrations : Raphaël Del Rosario

Je ne pense pas être une personne plus corruptible ou plus intègre qu'une autre. Je dois toutefois reconnaître qu'il y a certaines situations où l'on peut tirer un avantage certain à mettre sa conscience professionnelle de côté.

Ce matin-là, j'étais parti travailler avec une bonne heure d'avance, et j'en avais profité pour faire un détour par un bar, pas très loin du tribunal. C'était l'un de ces bars que les Commissaires de Justice fustigent de façon si virulente, mais sur lesquels les flics ferment les yeux. Il y avait une sorte de loi non écrite qui semblait régir cet endroit : ne surtout pas se faire remarquer et ignorer royalement les autres clients. L'endroit idéal pour recevoir un pot-de-vin.

Celui que je devais rencontrer était déjà là. Il avait un grade assez élevé dans la Bureaucratie, quelque chose comme LictEUR en chef ou responsable de district. Un type de la Haute qui ne se serait jamais abaissé à parler avec une personne de ma profession, en temps normal. Il faut croire que les actions illégales sont les seules à même de supprimer les barrières sociales.

— Vous êtes en retard, Tourmenteur Johnson, dit-il en guise de bienvenue.

— Ma mère était convaincue que se faire attendre, c'est se faire désirer. Que voulez-vous, c'est difficile d'aller contre son éducation.

— Peu importe. Avez-vous fait ce que je vous avais demandé ?

— Oui, comme convenu, Monsieur Arturo. Je suis quelqu'un de parole, ne l'oubliez pas. Au fait, rassurez-moi : vous ne vous appelez pas réellement Arturo ?

— Mon nom importe peu, dit-il, énervé, avant d'ajouter : A-t-il dit quoi que ce soit me concernant pendant son interrogatoire ?

— Non, je lui avais administré une drogue particulière, le mélange d'un de mes amis pharmaciens. Son seuil de résistance à la douleur a atteint un niveau surhumain, il aurait pu être écorché vif sans en être incommodé. Il n'a strictement rien dit, je vous le garantis. Croyez-moi, il était trop heureux qu'on lui fournisse un moyen de tenir sa langue. Il risquait gros en parlant.

— C'est trop risqué ! On pratiquera des analyses sur lui, on trouvera la substance dans son sang.

— Ne vous inquiétez pas. Je connais personnellement le géôlier. Votre complice avait réalisé des prélèvements urinaires et sanguins sur lui-même avant d'être drogué. Ce sont ces échantillons qui sont partis à l'analyse. Ils ne trouveront rien, puisqu'il n'y a rien à trouver.

— Je vois que vous avez tout prévu. Voici la somme convenue.

Pour répondre à votre question, Arturo n'est pas mon vrai nom.

Il dépose une enveloppe sur la table. Je l'ouvre et compte les billets qui s'y trouvent. Dix mille néodollars, l'équivalent de trois mois de salaire.

— Très bien, le compte y est.

— Vous pouvez avoir confiance en mon silence. Nous sommes quittes à présent.

— Pas tout à fait, n'oubliez pas que vous me devez toujours une faveur, cela aussi était une chose convenue.

— Je n'oublierai pas.

— Merci beaucoup. Je suis certain qu'une aide de vous me sera fort utile.

Je me lève alors et quitte la table. Je fais un petit signe à Herbert, le barman. Il a été l'un de mes assistants, il y a de cela quelques années, avant de quitter la profession pour reprendre l'affaire de son frère, mort dans l'une des prisons d'état. Il me répond en hochant la tête, tout en continuant à essayer ses verres. Il faut toujours être bien vu des tenanciers de bar, c'est l'une de mes croyances les plus solides, et vous pouvez me faire confiance là-dessus.

Une fois dehors, je me rends à l'arrêt de bus le plus proche. L'autocar arrive quelques minutes plus tard, plein à craquer. Je n'aime pas beaucoup emprunter les transports en commun et je les évite autant que possible. Comme je n'ai pas les moyens d'entretenir une voiture en propre (il me faudrait un salaire de cadre de l'administration pour cela) et qu'il est trop tard pour que je me rende à mon travail à pied, je n'ai guère le choix. Dans l'habitacle bondé, il y a des ouvriers et de petits bureaucrates. Très peu de femmes, ce qui ne m'étonne pas. Le Leader a décidé que seuls les hommes devraient travailler et que leurs épouses resteraient à la maison pour entretenir le foyer. Les femmes qui sont ici sont très certainement en train de se rendre à un atelier discret où elles se livreront à un quelconque travail clandestin.

Je sens l'ambiance se refroidir alors que je monte dans le bus. Je ne porte pas encore mon uniforme officiel, mais je suis connu dans le quartier et tous savent le genre de boulot que je fais. Je ressens leur animosité envers moi. Personne n'apprécie celui qui vous torturera peut-être un jour, mais tous redoutent ce qui leur arriverait s'ils manifestaient ouvertement le dégoût que je leur inspire. Le bus démarre et nous emporte dans les rues crasseuses et misérables de la ville. Cela ne prendra que quelques minutes, un quart d'heure tout au plus, pour arriver au tribunal. Elles seront un vrai calvaire pour moi.